

Gilbert Kirscher

sur

Francis GUIBAL,

***Le courage de la raison. La philosophie pratique d'Eric Weil*, Ed. Du Félin, Paris, 2009, 380 p.**

***Le sens de la réalité. Logique et existence selon Eric Weil*, Ed. Du Félin, Paris, 2011, 444 p.ⁱ**

Venu en France en avril 1933, Eric Weil y a poursuivi une oeuvre de pensée commencée en Allemagne auprès de Cassirer. Partant de l'intérêt fondamental pris à l'histoire - réalité historique et récit -, il a développé une réflexion sur l'action, individuelle ou collective, morale ou politique, en cohérence avec la décision à la philosophie entendue comme choix de la raison. Le rapport de la philosophie à la violence (ou de la liberté à la raison) lui est ainsi apparu comme le problème fondamental de la philosophie. Le souci de s'orienter sur la seule raison pour comprendre la *logique* selon laquelle peuvent s'articuler les discours philosophiques irréductibles les uns aux autres a été relativement peu ou mal entendu en France. Mais, pour n'avoir jamais été à la mode, l'oeuvre de Weil n'en reste pas moins actuelle. En témoignent aujourd'hui la toute récente et excellente traduction en allemand de la *Logique de la Philosophie* par Alexander Schnell (Olms) ou encore les deux livres de Francis Guibal (éd. du Félin).

Le courage de la raison. La philosophie pratique d'Eric Weil entreprend une lecture attentive, interrogative et nuancée de la *Philosophie politique* (1956), de la *Philosophie morale* (1961) et de divers essais d'Eric Weil. Il s'agit d'une lecture au sens fort du terme : exposition des questions, des thèmes, des concepts fondamentaux, du mouvement de pensée de ces oeuvres. F. Guibal montre comment Weil affronte les apories d'une pensée qui veut assumer l'héritage des Anciens tout en posant les problèmes à partir de la situation instituée par l'avènement de la condition moderne, l'effacement du cosmos antique, le désenchantement du monde lié à la science et à la technique modernes, la conscience nouvelle d'une finitude hantée par la perte du sens. Il suit les multiples voies sur lesquelles Weil laisse se croiser, s'opposer et pour ainsi dire dialoguer Aristote et Kant, Hegel et Heidegger, Weber et Marx, pour aboutir ainsi à une compréhension nouvelle, cohérente et ouverte du monde de l'action. Le chapitre 9, partant de l'opposition de L. Strauss et d'A. Kojève est à ce titre exemplaire. Mais on retrouve dans tous les chapitres du livre la même manière de traiter les problèmes, à des niveaux et dans des domaines différents : d'un côté l'exigence d'un principe absolu ou transcendant, d'une Loi qui fonde l'autorité légitime ; de l'autre la condition de l'être fini, dépendant de la force, contraint de lutter pour durer, aboutissant à des compromis toujours relatifs

et provisoires. Est ainsi clairement présentée la tentative weilienne de faire droit aux deux côtés, sans renoncer ni à l'exigence de raison et de vérité, ni à la reconnaissance de l'historicité et de la finitude des individus ou des communautés humaines. Qu'il s'agisse de penser les concepts de vertu, de prudence, d'éducation (de l'éducation qui fait l'homme, de l'éducation de tous par tous), le rapport du juridique et de l'éthique, le rapport entre approche des questions par les sciences sociales ou par la philosophie, le rapport entre ordre économique et social, règne de la rationalité du calcul, en voie de mondialisation, et ordre proprement politique, domaine de la raison concrète de l'Etat particulier ayant à faire face à d'autres Etats particuliers, F. Guibal démêle avec une clarté exemplaire l'écheveau des questions et des arguments et met en relief l'articulation cohérente, méthodique, systématique des concepts qui permettent de comprendre le problème dans sa complexité, d'apercevoir « de quoi il s'agit », d'orienter notre propre réflexion sur la situation dans laquelle nous nous trouvons et de l'envisager du point de vue de notre responsabilité agissante pour le tout, c'est-à-dire « du point de vue du gouvernement ». F. Guibal fait entrer les écrits de Weil en résonance avec ceux de ses contemporains: H. Arendt, M. Weber, L. Strauss, A. Kojève, P. Ricoeur, E. Levinas. Il le fait plus particulièrement dans le très beau chapitre final, « Eric Weil et nous ». Après avoir rendu pleine justice à Weil, inspiré par la pensée de Levinas auquel il a consacré plusieurs livres, il nous fait entendre, en quelques pages d'une grande finesse, à la fois son accord et sa réticence face à une œuvre philosophique qu'il juge orientée plutôt sur l'idée grecque de totalité et d'immanence que sur celle de transcendance et d'infini, qui seule correspondrait à une conception radicale de la finitude.

Le deuxième ouvrage de F. Guibal porte sur le versant théorique de l'œuvre de Weil, avant tout sur la *Logique de la Philosophie* (1950), œuvre philosophique majeure de la seconde moitié du 20e siècle, à la fois critique, auto-réflexive et systématique, qui propose une logique philosophique selon laquelle penser la différence et les liens (de conflit, de méconnaissance, d'ignorance, de réduction, d'intégration, de pur rejet, etc.) entre les discours philosophiques possibles par lesquels ou dans lesquels la réalité se laisse dire et vivre, transformer et penser. Le problème ne trouve toute son acuité que dans la mesure où d'une part ces discours possibles sont considérés comme irréductibles les uns aux autres (à moins de rallier la conception hégélienne de l'intégration et de la relève de tous les discours dans le discours *absolu*) et où d'autre part la plupart du temps la *catégorie philosophique* qui prétend saisir son monde et l'élever au discours ne correspond pas purement et simplement à *l'attitude* dans laquelle elle se vit et à partir de laquelle elle prend conscience d'elle-même. Le « décalage » (p. 384) (qui se pense dans le concept weilien de *reprise*) entre la catégorie philosophique et l'attitude correspondante, l'irréductibilité des catégories

philosophiques les unes aux autres, donc la distance prise par rapport à la solution hégélienne, sont des éléments essentiels qui permettent de déterminer la problématique philosophique post-hégélienne originale de la *Logique de la Philosophie* comme celle d'une philosophie systématique, non du concept ni de la conscience, mais du sens.

L'approche est double. Dans une première partie, « Logique du sens », F. Guibal propose en quatre chapitres une présentation et une analyse des moments essentiels qui structurent le parcours logico-philosophique que Weil déploie en dix-huit chapitres successifs, de « Vérité » à « Sens » et « Sagesse » : « Aux sources (archaïques) du discours », « Le déploiement de la raison (antique) », « Les avancées de la liberté (moderne) », « La cohérence d'une articulation (contemporaine) ». Ce faisant il montre de quelle manière ce parcours logico-philosophique peut correspondre, sans s'y réduire, à la succession de grandes époques de l'histoire en général et de l'histoire de la philosophie en particulier. Il montre aussi comment ce parcours permet de poser le problème d'une liberté capable de violence autant que de raison en le situant par rapport à l'événement du déchaînement de la violence apparue au 20^e siècle sur les lieux mêmes où étaient apparues les plus grandes élaborations discursives de la raison. Il montre donc comment la constitution du discours systématique produit par Eric Weil trouve son pendant dans un débat ou un dialogue, sans issue dialectique nécessaire mais sans éclectisme, entre représentants des grandes positions philosophiques qui se sont dégagées dans l'histoire humaine, y compris la position implicite, jamais énoncée ou trahie par elle-même, de l'homme de la pure violence.

Dans une deuxième partie, « Sens et existence », F. Guibal réserve d'abord deux chapitres à l'introduction de la *Logique de la Philosophie*, qui articule les concepts fondamentaux chez Weil de raison et de violence, de finitude et de liberté, puis deux autres chapitres à la réflexion sur l'histoire et sur la nature (ou le tout de la réalité). En fait, chaque chapitre considère la pensée de Weil dans son ensemble, dans son unité et dans sa complexité, mais sous un angle de vue déterminé et en la rapportant à divers auteurs contemporains. Ce sont des traversées interrogatives de l'œuvre suivant des voies tracées par le lecteur interprète, alors que la première partie, très dense, s'oblige à suivre rigoureusement, sans paraphrase, le fil du texte weilien pour en dégager les traits directeurs et les étapes, pour faire ressortir aussi les ruptures les plus marquantes qui rythment la continuité du parcours logique. La lecture est conduite jusqu'aux chapitres de la fin, « Action », « Sens », « Sagesse », dans lesquels la pensée philosophique se retourne sur soi, sur les concepts fondamentaux de la compréhension qu'elle a mis en œuvre et sur sa propre systématicité. F. Guibal montre alors dans quelle mesure Eric Weil aura tenté de recueillir l'héritage de l'histoire de la philosophie, et surtout l'acquis d'Aristote, de Kant et de Fichte, de Hegel et de Nietzsche, de

Heidegger, de prendre ses distances, de faire entrer en dialogue toutes ces orientations de la pensée dans un discours qui soit cohérent mais non réducteur, ni fermé sur une doctrine dogmatique ni fondé sur une exclusion. La deuxième partie reprend à nouveau cette même problématique dans des domaines et à des niveaux différents, montrant en particulier comment Weil tente d'articuler dialogiquement de multiples dualités, sans les réduire à l'unité, sans les laisser se figer en dualisme, dont les plus fondamentales sont celles de raison et liberté, absolu et fini, historicité et sens, langage et réalité, poésie et philosophie, etc.

Deux beaux chapitres d'interprétation et de dialogue encadrent cet ensemble. Le chapitre d'introduction - « La cohérence ouverte d'une œuvre » - situe clairement dans la *Logique de la philosophie* le lieu de l'énonciation et de la réflexion sur soi (mais ce sera d'autant plus clair qu'on aura lu d'abord les chapitres 2 à 5). Le chapitre de conclusion - « Reprises et relances du sens. Héritages contrastés de Kant chez Weil et Levinas » - pose la question de la proximité et de l'éloignement, ou de la cohabitation possible des deux œuvres exactement contemporaines dont les auteurs furent confrontés à la même situation historique et suivirent des cheminements parallèles, mais différents, guidés tous deux par une même volonté de penser la réalité la plus actuelle et la plus violente, marqués l'un et l'autre par la trace des discours de Kant, de Hegel, de Heidegger, de la tradition juive et de la tradition grecque. F. Guibal rend d'abord justice à la sobriété critique du système weilien mésinterprété par Levinas. La pensée du « sens existant », héritière de la 3e *Critique*, exclut une position de maîtrise dogmatique qui hypostasierait la forme pure du sens. « Rien de dogmatique .. dans le postulat d'une compréhensibilité sans exclusive, et d'abord de tout l'humain, attitudes et catégories » (p; 407). La « *Logique de la Philosophie* procède à sa propre relativisation, elle ne vit qu'à travers *les philosophies* ». De ce fait est rendue possible une mise en dialogue avec la pensée du « sens transcendant » qui rattache Levinas à la 2e *Critique*. L'opposition chez Weil du sens formel et des sens concrets correspondrait chez Levinas à celle du Dire et des Dits multiples. Mais, si Weil veut élever toute attitude à sa catégorie, Levinas lui oppose, parfois dans la langue même de Weil, une « attitude irréductible à la catégorie » (p. 409, note 2), ouverte à la « Loi de l'Autre », « comme si à la source même du sens et de tout sensé, avant toute signification exposée ou proposée, s'éprouvait la préséance d'une adresse, d'un envoi ou d'un éveil ». Ainsi F. Guibal admet un dialogue possible entre Weil et Levinas: « Entre praxis d'universalisation concrète et remontée anarchique aux sources du sens, nulle alternative pour les libertés capables de raison, mais une sorte de transcendance réciproque dans un renvoi sans fin » (p.411). Les deux versions post-hégéliennes du kantisme, celle de Weil et celle de Levinas, n'imposeraient donc pas qu'on choisisse l'une, qu'on rejette l'autre. F. Guibal les « accueille » toutes deux et les laisse

« s'expliquer »: « sens du réel et sens de l'Autre, sens éthico-politique et sens éthico-religieux » sont « des modalités irréductiblement diverses et non contradictoires du sens tout court ». On peut n'être pas entièrement convaincu et penser qu'il faudrait choisir. Si Levinas a nettement pris position contre Weil (certes au prix d'une méprise, mais était-elle évitable de son point de vue?) et si Weil ne s'est pas prononcé sur l'œuvre de Levinas (comme s'il suffisait que soient explicitées et comprises dans le système les attitudes et les catégories que cette œuvre reprenait de manière singulière), c'est que chacun pense dans une catégorie dominante (ou une reprise de catégories) irréductible à la catégorie dominante de l'autre. F. Guibal tente à juste titre, puisque toutes les catégories sont présentes dans tout discours, d'établir un rapport dialogique entre les deux catégories (ou attitudes) mais qui n'aboutit pas à une véritable décision. En termes weiliens, ce rapport devrait être ou de *compréhension* ou de *reprise* : à la compréhension de l'une par l'autre répondrait la reprise de celle-ci par celle-là. F. Guibal veut éviter cette manière encore « polémique » (p. 406) de concevoir le rapport et donc de trancher. Attentif aux correspondances entre les deux pensées reconnues dans leur différence et leur divergence, il continue de penser avec elles et de se laisser stimuler par elles.

Les deux livres de F. Guibal sur Eric Weil méritent l'attention. Remarquables par leur lecture juste, précise et critique de l'œuvre prise en elle-même et en correspondance avec d'autres œuvres contemporaines, ils témoignent dans un style de belle tenue d'une pensée propre qui revivifie les textes qu'elle interprète.

Gilbert Kirscher

ⁱ version développée d'un compte rendu paru dans *Archives de philosophie*, tome 75/cahier 2, 2012, p. 336-338